

Olja Savičević

Marija, l'été

Traduit du croate par Chloé Billon

Éducation sentimentale

1986

Le cercle des femmes est au centre des réunions de familles organisées pour les jours fériés, les dimanches et les anniversaires. Là, c'est vraiment sur les genoux que se transmettent les histoires, ou du moins, c'est ce qu'il lui semble. Des genoux maigres, pointus ou ronds, bronzés ou en collants, noir transparent ou couleur chair, gonflés, osseux ou lisses, se cognent et se frôlent sous la table ronde de la terrasse au deuxième étage de la maison, dans la rue des Tombés au combat. Marija associe le nom de la rue aux chants révolutionnaires qu'elles, les élèves, chantent à pleine gorge à la chorale de l'école avant de passer au répertoire dalmate : « Oh Mosor, Mosor » (version courte), « La jeune partisane » et sa préférée – « Forêts, merci à vous, oh forêts ». Elle aime quand, pour les spectacles, elles tonnent en chœur sur la scène du cinéma, devant tout le village, sa voix, portée par celle des autres filles, flotte librement entre les murs molletonnés de la salle et au dehors, nul ne remarquera si elle fait une fausse note, et elle peut enfin se laisser aller et chanter à tue-tête. D'une certaine manière, c'est un peu la même chose dans le cercle des femmes.

Quand, dans les réunions de famille, quelqu'un appelle Marija, elles sont toujours plusieurs à se retourner, puis un rire tonitruant éclate dans la gorge des femmes. Les Marija ne font pas de sourires bêtes, ni finauds, ni fous, ni mystérieux, elles gloussent et rient du fond du cœur, battent des ailes et font tinter leurs bijoux, ce que Marijola ne trouve jamais vulgaire, mais plein de joie et en quelque sorte attirant. De même, les Marija pleurent parfois les unes devant les autres, on ne sait pas exactement pourquoi, mais personne ne pose de questions ; et Marijola, les entendant claironner dans leurs mouchoirs de coton repassé, réalise vers ses douze ans que le rire comme les larmes sont là pour exprimer l'indicible, ce pour quoi elles n'ont pas encore trouvé de mots. Ces mots, si jamais ils devaient advenir, devraient être naturels et précis, communiquer comme de la musique, par exemple, pense-t-elle.

Cette histoire de porter le même prénom, lui ont-elles dit, n'a rien à voir avec la tradition, du moins pas au sens ordinaire de la tradition comme temple séculier des normes d'une communauté qui va au-delà de la famille et du cercle d'amis proches, pas plus qu'avec la religion, lui ont-elles dit. À l'exception de l'arrière-grand-mère Marijeta, qui allait régulièrement à l'église et était un peu plus loyale envers Dieu qu'envers la Lutte de libération populaire et le Parti, la famille de Marijola n'est pas croyante.

Les raisons de la transmission de ce prénom sont simples, de nature sentimentale, lui ont-elles expliqué. Marija, c'est indéniable, est un beau prénom, très courant, et leurs Marija se sont, ne serait-ce qu'un temps, aimées, ou mutuellement respectées avec une profonde confiance, naïve ou sage, ce qui est presque la même chose, si bien que c'est difficile à trancher, lui ont-elles dit. Tout comme dans la majorité des familles, du moins dans la région, le prénom masculin se transmettait de père en fils, dans la leur, c'est le prénom Marija qui s'est transmis, sous diverses variantes et surnoms. Mara, Mare, Marijeta, Meri, Merica, Marica, Marijica, Marjuča, Maša, la petite Marija, la grande Marija, la belle Marija dite la Divine, l'arrière-grand-mère Marija, Tata Marija, Tante Marija, lui ont-elles raconté. Leurs Marija ayant vécu des divorces et des veuvages précoces, certaines d'entre elles ont porté divers noms de famille, différents du nom de famille de leurs enfants, et le prénom féminin Marija était, d'une manière toute personnelle, ce qui les reliait, davantage que le patronyme, qui est de toute façon une affaire d'hommes, lui ont-elles dit, et elle l'avait déjà compris toute seule.

Après le déjeuner, petite cérémonie en plusieurs services ouverte par un verre de prošek et conclue par un café et une cigarette ou une pipe, leurs hommes vont aller faire la sieste, ou tout simplement partir se promener quelque part en dehors du cercle des femmes, et c'est à cet instant que commence l'histoire orale de la maisonnée, une forme particulière de parrhésie intime, tendre dans son approche et mordante dans son expression sans détours de vérités désagréables que tout le monde a envie de raconter, mais que personne n'a envie d'entendre.

C'est ainsi, a remarqué Marija, que les femmes qui sont proches parlent quand elles sont seules, quand il n'y a en leur compagnie ni maris, ni fils, ni frères et, de manière générale, pas un seul homme en vue. Peut-être aussi parce que la plupart des vérités désagréables dont discutent les femmes a trait à leurs maris, leurs fils, leurs pères et leurs frères, a-t-elle remarqué. Elles chantent en chœur, elles ont juste chacune une partie parallèle.

La mère de Marijola, celle qu'on appelle Maša, méprise l'habitude répandue qu'ont les femmes de « se plaindre de leur mari ». Tu lui casses du sucre sur le dos, et ensuite tu vas au lit avec lui, ça n'a aucun sens, elles s'humilient elles-mêmes, a-t-elle coutume de dire. Mais qu'elles se taisent ou se plaignent haut et fort, tout se savait, tout s'était toujours su et il n'y avait jamais rien eu à faire : de vie sociale, les femmes n'avaient que les histoires, les ragots, c'était une séance collective, une forme primitive de thérapie de groupe, et elles en ressortaient apaisées sans sédatifs, recollées par leur langue, leurs larmes et un verre ou deux de Maraschino ou d'Amaro.

La conversation des femmes coule comme une rivière, au milieu de la pièce. C'est un flot dont le cours, à la fin, se jette dans un épilogue, mais qui, en réalité, coule sans cesse entre elles et les arrose, les trempe pour qu'elles ne deviennent pas sèches et amères. Les femmes de la famille et les autres connaissent des histoires dont elles peuvent remplir à ras-bord la salle à manger, attisant la soif de raconter, ce sont des éventails d'émotions, les musiques de langues venues de diverses régions, littorales et montagnardes, les parfums et les couleurs de l'été qui s'échappent de sous les couvercles des conserves d'hiver, le chant et un timbre spécifique dans le parler, mais aussi la mentalité, l'atmosphère de leurs terres natales proches et lointaines.

Marijola est trop jeune pour avoir ses propres histoires, mais il y a quelques années, elle a découvert qu'elle avait la poésie qui, à la différence du récit, est accessible et dépasse l'expérience personnelle, et cette langue est magique et secrète, comme le rire et les pleurs, elle touche à des choses indicibles : c'est sa manière à elle de se mêler à la discussion des femmes mûres, sa possibilité de participer, mais également d'être complice. Elle pressent que son être se dresse sur ses jambes et change, et que l'hypersensible bouillonnement intérieur qui, contre sa volonté, la plonge dans la rage ou la morosité, l'oriente et la pousse vers quelque chose qu'elle ne comprend pas, qui est au-delà de sa jeune expérience, et dont elle ne sait pas si ça vient du dehors, ou si c'est l'écho de ses gouffres internes. Mais dans tous les cas, ce quelque chose, pressent-elle, a bien plus de force qu'elle, et pourrait bien la bouleverser totalement, l'ensauvager, la précipiter hors de la sécurité, voire même la détruire. Tout comme on laisse les enfants trop excités courir et sauter pour dépenser leur surplus d'énergie, tout ce qu'elle pouvait faire du surplus qui lui était échu était remplir vigoureusement le vide du papier.

Quand la conversation s'essouffait ou devenait trop pesante, l'une des convives adultes demandait : Marijolica, ma chérie, tu ne nous aurais pas écrit un nouveau poème ?

Quand elle était plus jeune, Marijola grimpait sans faire de manières sur une chaise et déclamaient, et les Marija et les autres femmes sortaient leurs mouchoirs en coton repassé et reniflaient en chœur, ou poussaient des « bravo » émus.

Au début, quand elle était plus jeune, Marijola adorait et attendait avec impatience qu'elles détournent enfin leur attention des travaux domestiques, des mystères familiaux et des sombres secrets, des enterrements, des mariages, des problèmes en cuisine et au lit, des sujets historiques, de couple, people et politique pour la reporter sur elle et sa poésie, ce qui en général n'était pas le plus urgent ; car le cercle des femmes se réunit autour de problèmes pressants, collectifs. Si le problème collectif était la pénurie de café, elles se rassemblaient dans leur maison de la rue des Tombés au combat, parce que la mère de Marija travaillait au supermarché local à côté du cinéma, au département textiles et cosmétique, un étage au-dessus de l'alimentation, et qu'en cas de pénurie elle pouvait aider à se procurer certaines denrées. Mais pas toujours, avait-elle prévenu.

Derrière le radiateur en hiver, ou sur le placard en été, munit un gros régime de bananes vertes et, comme on lui a dit qu'il était très difficile de trouver des bananes à point, à cause des clients qui se jettent dessus dès qu'elles arrivent, Marijola se considère comme très chanceuse. Mais les femmes adultes sont inquiètes et sombres, comme si le café qu'elles buvaient était leur dernier, a-t-elle remarqué.

Sur la gazinière, la cocotte-minute où on a fait bouillir le lait siffle, elles ont chacune allumé une longue et fine cigarette Partner ou Lord : elles n'ont pas remarqué sa présence, même si elle a trempé des morceaux de sucre dans leurs tasses. Mal armée pour une franche révolte, Marijola a complètement perdu patience, puis l'espoir qu'elle se produirait et réciterait sa poésie cet après-midi-là. Et quand le désespoir l'a envahie, car certaines des femmes s'étaient déjà levées, se préparant à partir, elle a attrapé le grand vase vert sur la table et l'a fait tomber sur le carrelage, où il s'est brisé en mille morceaux. Ça, elles l'ont remarqué.

Elles m'ont remarquée, s'est dit Marijola, et elle a croisé les bras sur sa poitrine pour ne pas fondre en larmes. Les adultes étaient stupéfaites, choquées, mais elles n'ont plus jamais fait attendre trop longtemps la poétesse.

Cette période enfantine est très vite passée et, presque du jour au lendemain et sans raison identifiable, un renversement s'est opéré : le récital de poésie devant la famille est devenu une source de gêne et d'horreur, et elle a commencé à atermoyer. Elle avait compris que la pire chose qui puisse arriver à une personne qui écrit est que sa famille la lise. Parfois, si elle était de bonne humeur, sa jeune sœur Tonka la tirait d'affaire avec une chorégraphie sur une chanson à la mode, mais les Marija et les autres femmes de la famille ne lâchaient pas facilement le morceau. Si elle refusait, elles adoptaient une attitude légèrement offensée.

Quand elle s'en était ouverte à la cousine de son père, tante Herci, qui était tout de même une artiste, une ancienne ballerine, Herci lui avait dit que c'était comme ça pour tous les artistes sérieux, que leur art les éloignait des autres, mais pas du passé qu'ils avaient avec les autres. Malheureusement, avait dit Herci en la regardant de ses romantiques yeux sombres, je n'étais pas sérieuse, et je continue à tous me les fader, au lieu d'avoir tout envoyé balader pour me consacrer à la danse.

Comme jeune étudiante et ballerine de Sarajevo qui passait souvent ses étés chez de la famille en Dalmatie, tante Herci était tombée amoureuse du beau et riche propriétaire de la boulangerie locale, l'un des premiers à s'être acheté un hors-bord rouge. Je me suis mariée chez vous, disait-elle en secouant coquettement sa jolie tête aux grands yeux. Les boulangers et les bouchers étaient les seuls entrepreneurs privés sous le socialisme, mais Marijola supposait que les bouchers étaient, de par la nature de leur travail, moins recherchés, tandis que les boulangers, comme les militaires, disons, avaient la cote auprès des femmes, du moins dans la famille de Marijola, avait-elle remarqué. Les pâtisseries, comme l'Albanais Zef et le Hongrois Janoš, étaient aussi des entrepreneurs privés, mais ils avaient leurs propres femmes de leurs propres pays, des épouses qui préparaient les krempita et la glace dans l'arrière-boutique, passant parfois la tête dans l'embrasure de la porte avec une remarque dans une langue autre venue d'un autre monde.

Dans les histoires de famille, Marijola sentait que la peine est élémentaire et profonde, la joie une sorte de spontanéité sans filtre, une absence de besoin d'embellissement et d'humour, et que les malheurs sombres et difficilement compréhensibles sont une expérience qui dépasse les gens – un excès de destin. Trop de destin, lui disaient les Marija en soupirant. Trop de destin pour une seule famille.

Leur sentimentalisme chronique, ainsi que les grossièretés qui émaillaient leur parler, la dérangent parfois, elle se hérissait, avait honte d'elles, et s'étouffait dans leurs larmes, trop salées et trop douces à la fois.

La plupart des gens sont coincés, tout en sang-froid et en retenue, lui avait dit à cette occasion tante Herci. Faussement aimables, certains sont même insensibles, lui avait-elle dit. Tu te hérisses maintenant, mais ça te manquera, avait-elle ajouté à sa manière tendre et séductrice, soufflant deux pirouettes de fumée de cigarette au-dessus de la table. Marijola avait décrété que ça ne lui manquerait jamais, qu'elles lui faisaient honte, qu'elles étaient des chouineuses – mais d'un autre côté, quand tu es élevée à un bouillon clair et épicé de sensualité, c'est fichu, le monde extérieur te fait l'effet d'un os recuit.

Après le déjeuner du dimanche, les hommes sortaient, jouer aux cartes ou discuter, mais le père de Marijola, le Petit Vjeko, choisissait parfois de rester parmi les femmes, si on l'autorisait à poser sa grosse tête moustachue sur les genoux de sa mère, mémé Meri, et ronfler sur le canapé. Meri caressait de temps à autres les cheveux de son fils aîné, et tintinabulait une berceuse de ses bagues et bracelets en or. Autour de l'homme endormi, les femmes parlaient en baissant le ton, mais parfois aussi en criant toutes en chœur, quand l'excitation était à son comble, ce qui, en réalité, ne le dérangeait pas. Dana Žungul, la meilleure amie de mémé Meri, mentionnait alors à voix basse son fils unique, un grand espoir du football qui était parti en Amérique. Il était le parrain de coiffure de Marijola, le premier à lui avoir coupé les cheveux, et même si elle n'avait jamais trop compris ce que ça signifiait, il lui semblait plutôt pratique d'avoir un parrain célèbre en Amérique. Même s'il avait quitté le pays, et il n'aurait pas dû, les femmes ne lui en tenaient pas rigueur – quand elles aiment, elles comprennent tout. Elle l'avait remarqué.

Une fois, sans le faire exprès, Marijola et Tonka avaient renversé le sapin décoré sur leur père : elles avaient eu la peur de leur vie, mais Petit Vjeko avait continué à ronfler paisiblement, débordant du canapé.

Il se réveillait toujours avec une idée en tête, et pas n'importe laquelle : l'idée qui ne plairait pas à sa femme. Car comme la majorité des gens qui ont des idées, le père de Marijola avait aussi besoin de personnes pour les mettre à exécution : faire ou apporter quelque chose, aller quelque part, n'importe quoi, suivant ce qui lui était apparu en rêve. Souvent, il lui venait à l'esprit quelque chose qu'il avait lu dans un livre ou dans le journal, et il envoyait sa fille à l'étage du dessous, lui rapporter ses arguments. Parfois même dans la chambre parentale – interdite si les parents n'y étaient pas, mais tout à fait différente, accueillante si les parents ou au moins l'un d'entre eux y étaient pour protéger les enfants de la chambre. Les enfants n'avaient pas le droit d'entrer dans la chambre parentale, mais ce n'était pas strictement défendu non plus. Pourvu que, sauf ordre contraire, ils ne touchent à rien. Et c'était le cas de la majorité des choses qui appartenaient au monde des adultes, et l'on pourrait, en gros, décrire ainsi à peu près tout dans l'enfance de Marijola et les autres enfances : fais ce que tu veux, fais juste gaffe à ne pas te faire attraper.

Ce jour-là, où elle se retrouva à nouveau dans la chambre interdite, Marijola avait déjà allègrement franchi les limites. À la plage, elle avait marché sur un oursin, et elle avait eu beau se faire pipi sur le talon dans la baignoire, une moitié d'épine lui était restée dans le pied, ce qu'elle ne pouvait avouer, car l'école avait déjà commencé, et après la rentrée des classes, il était défendu de se baigner dans la mer. (Soi-disant pour qu'elles ne prennent pas froid, même s'il faisait encore terriblement chaud.) Elle avait souffert en silence en descendant l'escalier, manœuvre qui la contraignait à s'appuyer davantage sur son talon. Son père l'avait envoyée à l'étage du dessous chercher un livre dans l'armoire fermée à clé. Le livre s'appelait *Relations généalogiques et familiales*, avait-il dit. Après cet épisode, après que Marijola avait craqué le code secret, ils avaient continué à cacher les clés des commodes et des meubles de chevet, des armoires et des penderies, mais Marijola et Tonka savaient où les trouver, elles guettaient l'instant propice ; Maša avait raison d'appeler ses filles ses belettes. Belette, ma belette, belettounette, chantait-elle en pinçant leur petit ventre. À l'intérieur, dans l'armoire, il y avait un véritable trésor : un coffret en argent remplis de bijoux, des cosmétiques étrangers, des vieilles photographies et lettres datant de l'ancienne vie de leurs parents, et même

quelques livres et magazines érotiques enfermés dans une boîte à part. Les sœurs n'aimaient rien tant que se procurer la clé et inspecter en vitesse ces mystérieuses richesses.

Il y avait là également le livre *La Chair comme tapis de prière* (éditeur BIGZ), d'un certain Li Yu, un écrivain chinois du 17^{ème} siècle, que Marijola avait, avec un grand intérêt et dans un secret plus grand encore, étudié phrase par phrase, prenant garde à toujours le remettre à sa place rapidement et sans laisser de traces. Ce qui la déconcertait le plus, c'est qu'il y avait en quatrième de couverture une explication de l'auteur Li Yu lui-même, qui expliquait avoir décrit toutes les aventures obscènes de son héros avec les meilleures intentions du monde : pour détourner ses lecteurs de la luxure, et leur enseigner ce qu'ils ne devaient surtout pas faire. Surprise, trop jeune pour ne pas croire au mensonge, elle avait accepté la parade de Li Yu comme une intention honnête et irréaliste. Elle se l'imaginait comme un homme naïf, voire même un peu simplet. Mais si c'était la condition pour que Li Yu ne paie pas ses écrits de sa tête, ou que le livre puisse sortir tout court, il n'était pas impossible de lui trouver des excuses. Le plus intéressant pour Marijola dans ce texte, c'était qu'au fil des multiples aventures érotiques du héros de Li Yu avec diverses femmes, elle ne pouvait s'identifier ni avec le protagoniste, ni avec l'une de ses partenaires sexuelles. Il était bien plus naturel de s'identifier à l'aventurier qui bondit d'un tapis de prière charnelle à l'autre, surtout au sein d'un genre dans lequel il ne vient à l'esprit de personne de poser des questions d'ordre philosophique ou moral (à l'exception de ces mensonges notoires dans la postface), concluait-elle, mais plus tard. Elle avait déjà lu une version des *1001 nuits*, abrégée en un volume très fin, mais elle y avait au moins trouvé Shéhérazade. À part les princesses et, ici et là, une jeune partisane qui avait lancé des grenades et perdu la vie, même dans les autres genres, les petites filles n'avaient pas beaucoup d'héroïnes auxquelles s'identifier. Ce n'étaient que des femmes-objets et des femmes-constructions, concluait-elle, mais plus tard. Les femmes bien réelles dans les familles, le voisinage, témoignaient par leurs histoires que la vie féminine n'était pas bidimensionnelle, ni dépourvue de rébellion, d'aventure ou d'érotisme, même si ces aventures se déroulaient dans les intérieurs et les prisons des maisons. Dans les cahiers de recettes tachés de rhum, maculés d'empreintes digitales chocolatées, au dos des photographies et dans les lettres et cartes postales, dans les albums de lycée et les lexiques, sous clé dans les secrétaires, les tiroirs et les crédences, elle tombait sur les fragments et les miettes d'une grande histoire du monde privée et non écrite.

L'été, les rues de son enfance sentaient le soleil, le tourisme, le savon et le sexe, et même si elle n'en était pas consciente alors, elle ressentait et vivait la liberté qui émanait de cette atmosphère insouciant. Et dans le monde vers lequel elle se précipitait, qu'on appelait le monde des arts, ce qui lui manquait le plus, c'était la réalité, sa réalité. Les livres et les films disponibles n'en parlaient pas exactement, ils ne montraient qu'un seul point de vue, qui déformait légèrement le monde à son image : on ne trouvait que très peu de choses sur la vie réelle des femmes, presque rien. L'époque était moins collet monté, on respirait plus facilement, mais toute cette prétendue liberté amoureuse et sexuelle sous le socialisme était une liberté à la mesure de l'homme, là était la barrière.

Les choses secrètes et inconcevables, celles derrière la barrière, étaient au centre de la jeune vie de Marijola. Et, peut-être même plus encore que la séduction exercée par ces désirs, la peur qu'ils suscitaient et le besoin de les percer à jour, tout en leur conservant leur discrète magie.

Pour ce qui est des secrets de l'amour, il n'avait jamais été question d'une culpabilité catholique ou quelle qu'elle soit, grandir dans un petit bourg dalmate dans les années soixante-dix et quatre-vingt signifiait être entouré des plaisanteries obscènes des adultes comme des enfants. Ces vulgarités débridées l'énervaient et lui faisaient honte, mais plus souvent encore, elles la faisaient rire par leur rapport joyeux, nonchalant et plein de bon sens aux plaisirs de la vie. Il y avait dans ces saillies délurées moins d'érotisme et plus de lascivité que dans les livres, elles étaient plus salaces qu'excitantes, mais les histoires qui l'entouraient, les premières expériences érotiques pressenties qui lui arrivaient par la langue, des années avant son entrée réelle dans ce monde, avaient en elles un humour insolent. Les gens éduqués et cultivés ne plaisantent jamais de cette manière, du moins pas en public. Il n'y a pas de place pour le sexe dans leur humour, et inversement, peut-être, conclurait-elle par la suite. Comme si l'éducation ne nous avait pas libérés, mais empesés, dirait-elle à Tonka, bien plus tard.

Un dimanche après-midi, cet été-là, à la veille du treizième anniversaire de Marijola, son père, donc, s'était réveillé avec l'idée qu'il fallait montrer à tante Herci un livre de la chambre parentale. Il s'avérerait que ce livre était important pour de toutes autres raisons que celui de Li Yu, qu'elle découvrirait par hasard à cette occasion. Il s'agissait d'une sorte d'arbre généalogique, un recueil blanc au titre rouge écrit en cyrillique. Il était arrivé par la poste, envoyé par un lointain cousin du côté monténégrin de la famille. Les Monténégrins accordaient beaucoup d'importance à ces choses-là.

Ce qu'était la généalogie, elle l'ignorait, et ce qu'était l'identité nationale, sa mère le lui avait appris peu après qu'elle avait cessé de mettre des couches et commencé à aller aux toilettes. Il y avait eu à cet époque des troubles infantiles de la digestion que le pédiatre avait qualifiés de paresse, et sa mère montait la garde sur ses selles, applaudissant tous les plouf ! qui résonnaient dans la cuvette : Bravo, un Dalmate ! Bravo, un Monténégrin ! Et voilà un Bosnien ! Ouhlala, un Croate ! Et un Serbe ! encourageait-elle les petites crottes de sa fille, une partie intégrante, mais également désintégréable de chaque être humain. Nul, ni avant ni après, ne lui expliqua si bien l'appartenance nationale et ethnique.

Il convient sans doute de préciser ici qu'elle avait un peu de peine pour les enfants qui devaient faire ça en un seul morceau. Mais d'où savait-elle comment faisaient les autres enfants.

L'arbre généalogique suivait la lignée masculine éminemment ramifiée et fertile qui, occupant diverses professions, militaires, administratives et même ministérielles, avait quitté la Grèce pour la Dioclée, la Yougoslavie et le monde entier, ne s'interrompant qu'avec les prénoms féminins. Dans le cas présent, la rupture arrivait avec les sœurs Marija et Tonka. Et c'est ainsi que leurs prénoms, avec les autres prénoms féminins, restaient consignés et conservés dans leur éternel statut de filles de. Leurs ancêtres-filles, dont on ne savait que comment elles s'appelaient et qui étaient leurs ancêtres masculins, n'avaient jamais grandi, jamais eu de profession, elles ne s'étaient jamais mariées ni n'avaient eu d'enfants, elles n'avaient été ni voyagé nulle part, elles n'étaient jamais mortes. Elles n'existaient que comme enfants ; comme femmes, elles avaient été rayées de l'histoire, pas seulement de l'histoire familiale, de l'histoire en général.

Herci avait commenté avec une révolte contenue qu'elle n'était pas dans ce livre. Regarde, avait-elle dit. Sa mère Rumica avait pris les armes, combattu à la bataille de la Sutjeska. Elle avait les jambes pleines d'éclats d'obus et de blessures par balle. Une héroïne populaire, et ce livre ne mentionnait pas ses filles. T'étais où qu'est-ce que tu fichais, si tu n'as pas pondu un fils.

Le père de Marijola, Petit Vjeko, avait tapoté de sa grosse paluche l'épaule de sa fluette cousine, un sourire dans sa belle moustache rousse : Est-ce que c'est pour ça qu'on s'est battus ? En paroles, il était toujours du côté des femmes, mais comme tous les hommes de sa génération et des précédentes, au quotidien, il ne laissait pas la sienne respirer.

Marijola avait vu une fois les jambes de tante Rumica, ou elle les avait rêvées, c'était dans la maison de campagne des parents de tante Herci, à Rastoke. Elle avait une canne et une voix cassée, grave et rauque de fumeuse, qui soulignait encore son fier accent monténégrin,

mais ses yeux étaient grands et doux avec des cils épais comme ceux de sa fille, la sensuelle et chaleureuse tante Herci.

Pour ce qui était des *Relations généalogiques et familiales* et de la position des filles et des femmes dans ces relations, Marijola avait compris que ça n'avait rien de très exceptionnel si personne ne s'en indignait, à part tante Herci, qui s'indignait toujours d'une manière plus sympathique que véritablement dérangeante.

Mais outre Li Yu et sa pornographie soft, cet étrange livre, cet arbre généalogique amputé, était celui qui avait pour la première fois contraint Marijola à se penser comme femme, et quel que soit le point de vue adopté, ça ne lui plaisait guère.

C'est complètement con, ça n'a aucun sens, avait dit Marijola.

C'est comme ça, fiston, avaient-elles dit.

Je ne suis pas un fiston. Ça, pour le coup, c'est vraiment absurde.

C'est juste une expression.

Et est-ce qu'on dit ma fille aux fils ?

Qu'est-ce que tu veux, Marijola, c'est comme ça, c'est la coutume. C'est pas nous qui l'avons inventée, avaient dit les Marija et les autres femmes de la famille.

Ben pourquoi est-ce que vous n'inventez pas ? Moi, je pourrais inventer un livre sur vous, juste sur les femmes. Vous avez intérêt à bien vous tenir.

Ben écris, tu as de la matière. Pour trois romans, s'étaient-elles accordées.

Ne va surtout pas croire que les femmes ne sont pas importantes ! était intervenu Petit Vjeko, le théoricien.

Les *Relations généalogiques* avaient été rangées dans la bibliothèque familiale, qui avait effectué un séjour de plusieurs années dans la chambre d'enfant de Marijola, et n'avaient pas tardé à être complètement oubliées, ne refaisant surface qu'épisodiquement, insignifiantes, avant de finir, dans les années quatre-vingt-dix – quand le décor avait changé, et que les tapisseries, la gravure sur bois de Lénine et le camarade Tito étaient descendus du mur – par disparaître à nouveau dans l'armoire fermée à clé de la chambre parentale. Elle n'avait pas vérifié, mais quelque chose lui disait que l'érotomane contradictoire Li Yu s'y trouvait encore.

Le plat à pita

1965

Quand Marija, Maša, de retour de la ville où elle avait passé une partie de l'été avec l'un de ses frères, arriva à la montagne, le portail de bois de la clôture était grand ouvert, et la maison vide. Elle trouva sa mère dans le verger, mutique et inquiète. Quand elles se furent embrassées et eurent, entre les pruniers, bu sur un estomac vide une goutte de rakija pour la santé et la chance, la jeune fille demanda des nouvelles de sa sœur, et sa mère se couvrit le visage de ses petites mains ; pendant quelque temps, il fut impossible de déterminer ce qu'elle faisait, si elle allait se mettre à pleurer ou si elle se demandait quoi répondre. Marija prit peur, et il s'avéra qu'elle avait raison. Sa grande sœur, la cadette, qu'on appelait Koka, la chérie de Marija, douce et tendre, particulièrement douée de ses mains, s'était mariée au printemps dernier à un homme du nom de Mile, qui avait commencé avant l'été déjà à la battre. Ils la battaient, lui et sa mère, et Koka, la veille, s'était enfuie à travers champs pour rentrer chez les siens. Elle est couverte de bleus, dit la mère dans le verger. Les frères étaient en ville, ils ne savaient pas, mais la sœur aînée, Tomka, Toma, qui était souvent rude et autoritaire, qui avait pendant la guerre remplacé le père disparu, cette sœur s'était mise dans une colère noire. Elle criait en marchant d'un pas vif de pièce en pièce, grinçant dans les trois pièces de leur maison de bois, comme si ses pensées la tourmentaient et lui mordaient le cou, et elle avait dit que s'enfuir de chez son mari était une honte, et que la sœur cadette allait tous les mettre dans le pétrin, raconta sa mère à Marija. La sœur aînée avait laissé la cadette dormir chez elles, car il n'était pas prudent de traverser la forêt la nuit, elle avait fermé sa chambre à clé, et au matin, elle était partie la ramener à son mari, jurant comme un charretier et les maudissant, et elle et lui.

Marija sortit de son sac les choses que son frère envoyait à sa mère de la ville, y fourra quelques vêtements, au cas où, et une gourde d'eau, se débarbouilla et se donna un coup de peigne au puits, et se hâta vers le village voisin, où s'était mariée sa sœur cadette. Sa mère, pressentant ce qu'elle avait derrière la tête, s'écria : Maša, reviens, tu n'as pas mangé ! N'y va pas ! Mais Marija, bien qu'affamée, avait déjà un pied sur la colline, et l'autre dans la forêt.

Là où la piste s'arrêtait, elle coupa par le blé et les herbes hautes, armée d'un bâton contre les serpents. Dans sa chaussure, le long de la cheville, elle avait un couteau. La tempête éclata. C'était la Saint-Élie, et quand à la Saint-Élie le tonnerre gronde, les vieilles du village disent que le dieu de l'Orage chasse les diables, et qu'il ne faut pas se signer. Elle ne croit pas à ces choses-là, mais une fois, quand elle était toute petite, elle coupait comme ça à travers champs à la Saint-Élie, elle s'était signée comme une folle pour provoquer le saint et les diables. Plus tard, elle avait appris que la foudre avait tué une femme dans le village du bas, et pendant un certain temps, elle avait ressenti de la culpabilité, mais aussi la peur d'être découverte et envoyée en prison.

Le chemin qu'elle prend, elle pourrait le dessiner les yeux fermés : elle parcourait la vingtaine de kilomètres entre le dernier arrêt de bus à Odžak et la maison, par les bois et les prés, avec aisance et plaisir, elle savait trouver l'ombre ou l'abri, la nourriture et l'eau. Ces kilomètres, elle les parcourra encore en pensée bien des années plus tard, revoyant chaque pierre et chaque buisson, mètre par mètre, tant qu'elle aura la force d'imaginer.

L'hiver, quand les routes sont bloquées, elle rentre à la maison en train, il faut faire le chemin depuis la gare à pied, trente kilomètres sous des bourrasques de neige. L'été, elle coupe par Mlinišće, Vagan et Šumljaci, passe par la forêt, y trouve des myrtilles, des framboises, des cornouilles, puis elle s'allonge un peu dans les blés et picore de la vesce, chasse une souris d'un nid d'oiseau dans le champ, enfonce ses doigts dans sa bouche, siffle haut et fort et effraie les moutons, avant de s'enfuir devant le chien, les ronces s'accrochent à sa jupe. Derrière elle, les villes et les internats où elle a vécu et étudié, devant la montagne telle qu'elle était aux premiers jours du monde.

Marija rentre à la maison pour les vacances. Quand elle était au foyer, souvent, elle économisait la nourriture pour l'envoyer par la poste à sa mère et ses sœurs à Odžak : des conserves et des pommes. Au foyer, il y avait de tout en abondance ! Les orphelins de guerre passent les vacances d'été en Dalmatie, à Split et sur les îles, tandis que leurs congénères, certaines années, ont si faim qu'ils têtent les brebis en cachette. Les enfants de pères morts ne manquent de rien : livres, vêtements, vacances d'été et soins de santé. Nul ne te demande pour quel camp est tombé ton père mort, même si ça se sait, mais peu importe, ils dorment et mangent et chantent et jouent tous ensemble, et tous sont blessés.

C'est une journée d'été, et je rentre à la maison, ma mère, chante Marija dans la fin mûre de l'été tardif. Elle chante contre le mauvais sort et pour chasser la faim de son estomac, elle chante pour que son cœur affligé reste en joie, car même si elle n'a que dix-huit ans, elle sait ; si tu laisses entrer l'amertume, elle te pollue.

À l'entrée du village, il y a une source, une résurgence sur un petit plateau, large et peu profonde, différente des autres sources et puits. Il y a même une fontaine. Là, les femmes la saluent : Mais c'est Maša, notre étudiante ! Comment va, Marija, Maša-mon chou ? Mais elle lance juste un bonjour et file. Allez au diable, pense Maša, vous savez tout, vous les avez vues, elles viennent de passer, et vous me ralentissez.

Elle s'arrête devant la cour de Mile, pousse le portail et se dirige vers la maison entre les poules effrayées. L'été est éclatant et la porte est ouverte. À l'intérieur, ils restent tous les trois bouche bée : Mile, sa mère et Toma. La sœur cadette, la chérie de Marija, dont les mains ont lavé les vieux draps et raccommodé tous ses chemisiers et ses jupes, tricoté ses si jolis bonnets bariolés, de ces mains, en apercevant sa jeune sœur, elle s'est caché les yeux, exactement comme sa mère peu avant dans le verger.

Pourquoi tu te caches, Koka ? crie Marija depuis la porte.

Ça serait pas plutôt à un autre de se cacher ? veut-elle dire, mais les mots ne sortent pas. Ses forces se sont évaporées devant la porte.

Mais entre, assieds-toi, Maša ! Tu es la bienvenue, il y a de la pita, regarde-moi ça, comme si on l'avait cuite au soleil, dit Trivuna, la mère de Mile, le miel lui coule de la bouche.

Marija a faim, elle n'a pas mangé depuis la veille, et la pita est fumante, dorée dans le plat noir. Une vision rare un jour de semaine. L'espace d'un instant, le parfum lui fait tourner la tête, et Marija manque d'oublier pourquoi elle est venue.

Koka, coupe-leur donc une part de pita, dit la belle-mère de sa sœur, la mère de Mile, mais Koka ne bouge pas. Mile, l'ours, est assis sur la banquette d'angle, une jambe sous le

postérieur, il se roule une cigarette. La sœur aînée Toma se tait et la fusille de ses yeux gris : Tu n'es quand même pas venue me chercher ?

Marija, d'un signe de tête : C'est Koka que je suis venue chercher.

Mile rit dans son coin. Oulala, dit-il. C'est le matin, et il est déjà bien éméché.

Mile, arrête de faire l'imbécile, le tance Trivuna, ses épaisses tresses grises tombent sur ses énormes seins. Il avait un peu bu, et Koka a été un peu insolente, tu sais comme elle peut avoir la tête dure. De toute façon, la petite sœur, une gamine, n'a pas à s'immiscer entre un mari et sa femme. Depuis la nuit des temps, la femme obéit à son mari, c'est comme ça.

La nuit, c'est bien dit, rétorque Marija. Camarade Trivuna, cette époque n'est-elle pas révolue ?

Mile se défend. Je lui ai dit que j'étais désolé et que ça ne se reproduirait pas. Qu'est-ce que je peux faire de plus ? Me tuer ?

Ça ne serait pas une mauvaise idée, lance Marija.

Et toi, Koka, tu en dis quoi ? demande-t-elle à sa sœur.

Depuis la nuit des temps, la femme obéit à son mari, répète Koka avec un léger sourire, comme si c'était une plaisanterie.

Jamais n'est venu, et jamais ne viendra, le temps des tendres et des timides, mais les faibles sont les pires. Marija se renfrogne.

Et toi, Maša, quoi de neuf ? insiste Trivuna. Tu as fini tes études d'institutrice ?

J'avais commencé pour être institutrice, mais j'ai basculé en études de commerce.

Ah bon, pourquoi ?

Ils ont prolongé les études d'institutrice à six ans. Je ne peux pas rester si longtemps au foyer ! J'ai passé mon bac, maintenant je suis à Banja Luka, chez mon frère, le temps de me trouver une situation. Je me suis inscrite à la fac de commerce, et j'aide dans un magasin.

Dit Maša pour gagner du temps.

Je veux être indépendante, avoir mon propre salaire, déménager dans une grande ville ou en Dalmatie et envoyer de l'argent à maman et Toma.

Très bien, très bien, ronronne la mère de Mile.

Tomka marmonne qu'elle n'a pas besoin de l'aumône de sa sœur, que c'est pas ça qui va lui remplir le ventre.

Koka sourit, regarde de côté. Mile sur sa banquette fume en ricanant. Il est débraillé, il pue certainement l'alcool – et il y a un an jour pour jour, on disait de lui que c'était le plus beau garçon des alentours, à Zavala et dans tous les villages sous le mont Šator.

Dans ce cas, allons-y, dit Marija à Tomka. Tu avais raison, elle est entre de bonnes mains, elle le dit elle-même. Désolée pour le malentendu.

Les deux sœurs se dirigent vers la porte, et Koka s'élançe à leur suite.

Depuis sa banquette, Mile tend la jambe et lui fait un croche-pied, et elle s'étale de tout son long.

À plat-ventre, Koka demande : Vous prendrez bien une part de pita ?

Je plaisantais, dit Mile, et il lui tend la main pour l'aider à se relever. Puis il hoquète. Koka ne la voit pas, cette main, elle pousse juste un rugissement, menaçant.

Alors qu'il est encore penché, Tomka se saisit du plat chaud plein de pita et le lui écrase de toutes ses forces sur la tête. L'ours s'effondre sans un cri. Maudit, tu avais dit que tu ne lèverais plus jamais la main sur elle !

Maudit ! rugit Marija de toutes ses forces. Sois maudit !

La mère Trivuna, voyant les trois petites sorcières hurler, se rue hors de la maison en appelant à l'aide : Elles ont tué mon Mile !

Vite, partons, si on ne veut pas être maudites aussi, crie Toma à ses sœurs. Et elles courent sans s'arrêter, le souffle court, jusqu'à la forêt.

Là, Marija enlace Koka, et sort précautionneusement de son sac le plat noir.

Tu as volé la pita, Maša, constate Toma.

J'avais faim, dit Marija en se jetant sur la nourriture. Dommage que la moitié soit tombée du plat quand tu l'as assommé.

De toute façon, c'est moi qui avais fait la pita, ajoute Koka.

Ah, tu vois ! De toute façon, c'est Koka qui a fait la pita, du coup, elle est à nous, confirme Marija.

Dommage que la moitié soit tombée par terre, répète Toma. Quel gâchis, de la pita pour ce crétin fini.

Les sœurs se mettent à glousser et à manger avec les doigts, dans les bois au-dessus du village, dans l'ombre fraîche.

Qu'est-ce qu'on va faire si Mile vient chez nous, demande Marija la bouche pleine.

Qu'il vienne, s'il l'ose, il sera bien reçu, il sait très bien que je lui balancerai ma pioche dans la tête depuis la porte, lance Tonka très sérieusement. Elle est maigre et affutée, le visage brun et les dents blanches, et ses yeux lancent des étincelles.

On a trois frères, ajoute-t-elle, il n'osera pas.

Il n'osera pas, mais dès que je me serai organisée, Koka, tu vas aller à Travnik. J'ai une amie là-bas, du foyer. On te cherchera du travail, à l'usine de chaussures Borac, il leur faut des femmes, et plus tard, on pourra peut-être déménager à Split.

La Dalmatie, c'est la terre sainte, ajoute Toma. Elle n'a jamais été plus loin que Mlinište, mais toute la Bosnie a entendu parler de cette fameuse Dalmatie.

Emmenez-moi avec vous, moi aussi, j'aimerais bien me baigner dans la mer, rit la sœur aînée.

Et Koka rien, elle a la lèvre fendue et les doigts meurtris, elle dit : La pluie. Et bientôt, entre les feuilles de noisetier, de grosses gouttes s'écrasent sur les sœurs. Elles se hâtent de rentrer à la maison, trois jeunes sorcières des forêts, par les sentiers connus et non marqués.

En bas, dans le verger, leur mère les accueille, elle se réjouit de voir ses filles, et s'étonne devant le plat. Longtemps, elle le retourne entre ses mains, examine la bosse en son centre.

Le soir, dans la chambre, alors que, comme d'habitude, la sœur cadette et Marija, couchées sous le même drap, regardent l'une le mur crépi, l'autre la pleine lune qui, après la pluie, s'est montrée à la fenêtre, Koka chuchote :

Maša, il faut que je te dise quelque chose.

Dis.

Je suis enceinte.

De combien ?

De trop. À ton avis, quand Toma l'apprendra, elle va me renvoyer chez Mile ?

Non, elle ne te renverra pas. Pas moyen.

Marija tourne le dos à la lune et entoure d'un bras la tête de sa sœur, de l'autre son ventre.

Elle était si petite, sa sœur, toute chaude et ronde.

Elles pleurèrent enlacées presque jusqu'au matin, et avant l'aube, sans rien dire à personne, elles se glissèrent en silence hors de la maison et partirent à pied pour Odžak, prendre le bus pour Travnik. Le chauffeur, Ali, les jaugea brièvement : elles étaient bien matinales. Vous arrivez direct du bal ? T'es pas rentrée au village hier, pour la Saint-Élie ?

Saint-Élie l'après-midi, le matin c'est Ali, lança Marija dans un rire en poussant Koka dans le bus.

Elles s'assirent loin du siège du chauffeur. L'autobus brinquebalait sur le macadam, et au-dessus du rétroviseur oscillait une petite photo plastifiée de Marilyn Monroe.

Tokyo

1973

Avant le décollage, elle se répéta qu'il n'y avait rien de plus normal, comme si elle volait tous les jours. D'ailleurs, Dana, qu'elle voyait régulièrement, lui avait dit que prendre l'avion n'était rien de particulier. Pour une raison mystérieuse, les femmes disaient ça de divers événements, que ce n'était rien de particulier ou rien de bien terrible, par exemple de l'accouchement, mais Meri n'était pas dupe ; prendre l'avion pour la première fois, pour elle du moins, était un véritable miracle. Elle se réjouit de la mer vue du ciel et de la mosaïque des maisons et des vignes, et plus encore des nuages qui lui rappelaient le paradis, et l'espace d'une seconde, elle eut honte de sa banalité devant son mari, même s'il n'était pas là, mais à des milliers de kilomètres. Elle ressentit de l'excitation dans le bas-ventre quand ils décollèrent de la piste, mais pas de la peur, ce qui l'étonna. D'un autre côté, pourquoi aurait-elle eu peur ? Elle avait eu quarante-quatre ans la veille. Elle était déjà passée par tant de choses, même la guerre. Et la faim. Et les enfants, les mariages, le divorce, tous ces gens, la maladie... ça serait un peu ridicule d'avoir peur, conclut-elle et, croisant ses jambes en bas nylon, elle poussa un profond soupir. Peut-être un peu trop profond, car la femme à côté d'elle la regarda et lui adressa un sourire courtois. C'était une camarade habillée avec un goût exquis, dont le mari travaillait à la Fédération sportive, raconterait plus tard Meri.

Meri s'était fait faire sa mise en plis la veille, tôt le matin, pour son déjeuner d'anniversaire, à sept heures déjà, elle était chez le coiffeur. Et elle avait préparé sa valise pendant des jours : la trousse de toilette avec ses cosmétiques, ses flacons et ses pommades, des dessous en coton et en soie, sa nouvelle combinaison, un imperméable parce qu'en Écosse, où elle allait, il pouvait faire froid et humide même en septembre, des bottines pour la pluie et des sandales, des chaussures à talons compensés au cas où et de petites pantoufles souples, quelques robes, pas trop, pour une dizaine de jours.

Elle avait bien planifié son voyage et, conformément à son plan, dès qu'elle eut attaché sa ceinture, elle sortit son livre et essaya de lire *Les Hauts de Hurlevent*, mais elle était trop surexcitée pour ce type d'occupation. Dans l'avion, il y avait aussi des gens de chez nous, si bien qu'elle ne se sentait pas trop étrangère, certains fumaient et elle s'alluma elle aussi une cigarette, certains buvaient des boissons alcoolisées et elle prit elle aussi un Amaro, même si elle en avait déjà bu un la veille au soir, et que deux à la fois, c'était tout de même trop. Les gens bavardaient de choses et d'autres, et Meri, détendue, raconta à sa voisine de siège que la veille, elle avait invité à son déjeuner d'anniversaire son ex-mari, qui était venu du Monténégro et qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans, et qu'elle prenait à présent l'avion pour rejoindre son deuxième mari, qui était actuellement en Écosse, où il jouait aux échecs. La seule femme avec deux maris qu'elle connaissait, à part elle-même, était Dana Žungul, et cette camarade compagne de voyage qui, devait-il s'avérer, en était à son troisième mariage. Le fils de Dana, Slave, est footballeur, elle a peut-être entendu parler de lui comme son mari travaille dans le sport, ça ne l'étonnerait pas qu'un jour il joue pour l'équipe nationale. Étrange tout ce qu'on raconte aux inconnus, qu'on n'irait jamais raconter à ses proches, se dit Meri. Dans la conversation, elle s'efforçait d'éviter d'employer le dialecte, autant que possible, car la camarade élégante l'évitait elle aussi.

Pourquoi avait-elle quitté son premier mari, ce Monténégrin, lui demanda sa compagne de voyage, que les rapports entre les sexes intéressaient davantage que le sport. J'étais jeune, et il entretenait une correspondance avec une actrice de Dubrovnik, expliqua Meri, s'étonnant elle-même d'avoir dit ça si simplement, elle eut même un petit rire. Mais j'ai bien fait de partir, ajouta-t-elle, parce qu'il a encore eu des femmes après cette actrice. Beaucoup de camarades font mine de ne pas savoir, ou que ça ne les dérange pas, que leur mari officier ait toute une escadrille, mais il y a des exceptions, comme cette camarade de Mostar, qui ne cachait pas combien ça lui tapait sur les nerfs, et qui qualifiait ces femmes d'escadrille. Meri, elle, ça la gênait, elle était furieuse, ça l'avait plongée dans le désespoir, lui avait brisé le cœur, avoua-t-elle, s'étonnant encore de pouvoir dire tout ça, comme si ce n'était pas son histoire, mais la femme l'écoutait avec intérêt, sérieux et compassion, sans la juger. Et puis, cette vie de base en base – Mostar, passe encore, mais le Monténégro, car ils l'avaient renvoyé chez lui pour des raisons politiques – c'était difficile pour elle. Puis elle s'approcha de l'oreille confidente de sa voisine : C'est ses frères qui l'ont sauvé, ils étaient généraux, c'est uniquement grâce à eux qu'il n'a pas fini à Goli otok. Et il n'avait rien fait, il n'a jamais été pour Staline, mais va savoir, murmura-t-elle. Il a sauvé sa peau, mais on n'a pas pu sauver notre couple. Le Monténégro, dit-elle à sa compagne de voyage, c'est un autre monde, c'est un beau pays, mais rude, ils sont tous comme à l'armée là-bas, surtout les femmes, elle ne s'y serait jamais faite. Même si lui était tendre, très tendre et un vrai cœur d'artichaut, doux. Il peignait un peu, il n'était pas du tout fait pour l'armée. À Mostar, il organisait le programme culturel, les chansons, le folklore, c'est là qu'il avait été le plus heureux – c'est comme ça qu'il avait rencontré cette actrice, je ne reproche jamais rien aux femmes, juste à lui. Et moi, j'ai pris mes fils sous le bras et je suis rentrée à la maison, chez mes parents. Lui, mon ex-mari Vasko, il a été dégradé et est devenu fonctionnaire, ils l'ont envoyé dans un bureau à Titograd, travailler dans une prison, ce qui est déjà mieux que s'ils l'avaient mis en prison, à Goli otok. Il a eu ce qu'il méritait, j'étais pas désolée, dit Meri plus familièrement. On a tous les deux eu ce qu'on méritait, d'une certaine manière, dit-elle en essuyant tout de même deux larmes de son mouchoir cousu main.

Mon papa y m'a pas chassée, dit Meri. Si les autres femmes avaient où aller, elles divorceraient aussi. Presque toutes. Mais entre leur mari et leur père, elles choisissent le moindre mal, ajouta-t-elle.

La camarade dont elle réussit à oublier le prénom en descendant de l'avion et dont le nouveau mari, son troisième, travaillait à la Fédération sportive de Yougoslavie, s'accorda avec Meri, puis elle ajouta en confidence que son premier mari était un musicien et un sex-symbol, mais qu'avec le temps, même de ça, une femme normalement constituée finit par s'en lasser, si c'est tout ce qu'il a à offrir.

Merica raconta que son premier, Vasko, le pilote, était devenu veuf il y a un an ou deux. Il n'avait pas épousé l'actrice de Dubrovnik, mais une femme normale, une Monténégrine, avec qui il avait eu trois enfants. Et elle avait un peu de peine pour lui. C'est pour ça que je l'ai invité à déjeuner, dit-elle, que sa voisine ne pense pas qu'elle l'avait invité parce que c'était un sex-symbol. Même si, il fut un temps où on aurait peut-être pu le décrire ainsi, pensa Meri avec indifférence et un peu d'amertume, mais elle passa ce détail sous silence. Il rendait visite à notre fils à Split, reprit-elle, et j'ai dit à mon fils et à ma belle-fille de l'emmener avec eux au déjeuner. Il a qu'à venir manger avec nous, que j'ai dit. J'ai appelé Ante, c'est mon deuxième mari, celui que je vais rejoindre à Glasgow, et je lui ai dit, voilà,

juste pour que tu saches, Vasilije va venir manger. C'est ce qui se fait. Je ne vais quand même pas le laisser tout seul à Varoš, chez mon fils et ma belle-fille, alors que tout le monde est chez moi pour mon anniversaire – je vis à Plokite, dans ces nouveaux immeubles, si vous connaissez Split. En toute sincérité, j'étais un peu curieuse. J'avais envie de le revoir une dernière fois, de voir ce qui était resté de lui. Et il n'est pas resté grand-chose. Maintenant, vous savez, c'est un inconnu pour moi. Mais on a deux fils ensemble, et pour l'instant une petite-fille, pourquoi est-ce que je ne l'inviterais pas à mon anniversaire. Eh oui, je suis grand-mère, les apparences sont trompeuses, soupira-t-elle. Enfin, plus pour longtemps, mais je me défends comme je peux.

Elle écrasa à nouveau une larme, ça ne lui avait jamais posé problème. Et sa compagne de voyage lui dit que le plus dur pour une femme, c'était quand elle commençait à perdre sa beauté. On peut bien se mentir, mais c'est un fait, si tu as été belle et que ça disparaît, rien ne peut remplacer ça. C'est pour ça qu'il faut s'entretenir.

C'est ça qui m'a sauvée, de ressembler à quelque chose, mais qui sait, peut-être que c'est ça qui a causé ma perte, dit Meri, et la camarade acquiesça. Mais, Meri, pour l'instant, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, dit-elle aimablement.

Elle avait rencontré son deuxième mari à la mairie de Split, où il était référent défense, et elle secrétaire. Et voilà, ils s'étaient plu, et s'étaient mariés, il n'aurait plus manqué qu'elle aille s'enterrer vivante comme certaines. Au village, dit-elle, les femmes de son âge dont les maris étaient déjà morts se mettaient un fichu noir sur la tête et s'asseyaient devant leur maison, où elles resteraient assises jusqu'à la fin de leur vie. Le soir, elles rentrent le tabouret, et le matin, elles le ressortent sur le seuil.

La camarade ne parut pas choquée, même si elle venait d'une grande ville, parce que les gens étaient comme ça chez nous, surtout les femmes, mais elle ajouta qu'il y avait en Inde des yogis, même si on savait trop peu de choses à leur sujet, qui restaient ainsi assis toute la journée, et que c'était considéré comme une expérience libératrice. Elle ne savait pas pourquoi, chez les femmes d'ici, ça faisait l'effet inverse de la philosophie orientale, comme un renoncement total à la liberté. Car ces femmes devant leurs maisons, n'étaient-elles pas pour la première fois de leur vie indépendantes, financièrement et à tous les égards, et parmi toutes les merveilles de ce monde, elles choisissaient de s'asseoir devant leur maison. Ne serait-il pas plus plaisant d'aller au bal, de se trouver un autre mari ou, pourquoi pas, un amant, ou tout simplement de s'amuser toutes seules ? Mais peut-être que le truc, c'est précisément cette absence de tout besoin. Dit l'élégante camarade.

Meri ajouta prudemment que son deuxième mari ne voyait pas d'un bon œil qu'elle travaille comme secrétaire à la Mairie, et qu'elle avait démissionné. La camarade pensait-elle que son mari était jaloux ? Au début, ça lui avait convenu de rester à la maison, d'être femme au foyer, mais maintenant, il lui arrivait de s'ennuyer, il n'y avait pas un seul grain de poussière chez elle, ça ne pouvait pas être bon signe. Alors que tout le monde roulait en Zastava, son mari avait une Opel toute neuve avec des sièges en peluche rouge, et elle n'était plus obligée de travailler comme secrétaire à la Mairie. Elle était consciente que c'était le rêve de beaucoup de camarades, mais elle se sentait vide. Elle aimait se faire belle pour le travail, descendre la rue Balkanska puis passer par le front de mer, elle avait toujours fait attention à son apparence et la moindre sortie lui faisait plaisir, elle aimait discuter avec les gens, et aussi travailler, même si quand même un peu moins. Ils ont un appartement, un trois pièces dans un

immeuble neuf, au premier étage – Dana dit *piano nobile*, même si tout est modeste, mais de bonne qualité, comme il sied à des communistes. Ils n'ont pas été s'arroger les maisons et les villas des autres comme certains, bien mal acquis ne profite jamais. L'immeuble est de bonne tenue, entouré de verdure, sur une colline boisée avec des agaves dans la pente, et de l'autre côté il y a une nouvelle station, essence, un coiffeur et un petit marché. Du reste, elle est habituée à vivre modestement et dans toutes les conditions, elle a vécu la guerre, mais ça, c'est quand-même du modeste plus riche. Le dimanche, elle prépare un déjeuner, très bon, copieux, une ou deux fois par mois, elle invite les enfants. Hier, ils sont tous venus, et au menu il y avait : du bouillon avec des nouilles, du lapin aux gnocchis, très réussi, et du baba au rhum. Ça, tout le monde aime. Cinq kilos de gnocchis, et ça a disparu en cinq minutes. Est-ce que la camarade le croit, elle ? Pour cinq Valaques, rit-elle. Ses hommes sont des Valaques, sauf son mari Ante, qui est de toute façon à Glasgow, dit-elle joyeusement, mais quand même, ça fait cinq hommes, trois fils, son père, et son ex-mari ; dans sa famille, ils sont tous grands, forts, ils mangent beaucoup, c'est dans les gênes. Parfois, ils dévorent, dit-elle en reprenant son sérieux, oui, parfois, il lui semble que tout ce qu'ils savent faire, c'est manger et boire, mais c'est quand elle est mal lunée, quand elle fait de l'hyperglycémie. Il n'y a que ses belles-filles qui sont minces, mais ça ne peut pas leur faire de mal.

Et il s'était souvenu, il s'était souvenu que c'était son anniversaire. Il lui avait offert des boucles d'oreille, petites avec une pierre verte, du vieil or. Elle ne les porterait pas, mais elle les garderait pour leur petite-fille. La femme sur le siège à côté d'elle eut un petit rire et la poussa doucement de l'épaule, et Meri sentit alors qu'elle pouvait dire à cette femme qu'elle voyait pour la première fois même ce autour de quoi elle avait pendant toute la durée du vol tourné et voleté avec tant d'éloquence. Elle eut envie de révéler à sa camarade inconnue le cœur même de l'histoire.

Malheureusement, c'est à ce moment-là qu'elle s'aperçut que sa compagne de voyage s'était endormie. Les mains croisées sur son ventre moulé dans sa légère blouse de soie, elle se reposait, la bouche grande ouverte. Alors seulement, Meri remarqua que l'élégante camarade, en pantalon de soie, portait aux pieds – des claquettes. Les fils de Meri, à son grand désespoir, passaient tout l'été en claquettes et en tongs, même ceux qui venaient de se marier, à la maison, à la plage et même pour sortir le soir, Meri réprouvait cette habitude, mais après tout, ils étaient jeunes. Cette découverte, que sa compagne de voyage était chaussée de manière si inconvenante, la choqua légèrement, puis la déçut, comme si elle venait de se confier à quelqu'un de pas sérieux qui s'était payé sa tête. Ce pourquoi elle sortit de l'avion du plus vite qu'elle put, sans attendre que la femme à côté d'elle se réveille pour la saluer.

Et au moment d'aller chercher les bagages, elle ne la vit plus nulle part, et elle se sentit à nouveau trahie et esseulée.

L'aéroport de Londres où elle avait atterri avait l'air bien plus grand et imprévisible que tout ce qu'elle avait jamais vu auparavant, dans tous les cas plus grand que l'aéroport de Split. L'abondance et l'inaccessibilité de l'offre la surprit, mais elle s'efforça de ne pas y prêter attention. Plantée sur place, elle attendait sa valise.

Et voilà, la poisse, son premier vol, et déjà un fiasco : sa nouvelle valise en cuir avait disparu. La panique l'envahit. Comment était-il possible de retrouver une valise perdue dans un endroit pareil. Dans deux heures, elle était censée être dans un train pour Glasgow, mais pour l'instant, elle était dans le bureau des objets trouvés de l'aéroport et essayait de joindre

Ante, qui était là-bas, dans ce Glasgow, à son tournoi d'échecs, en train de fumer la pipe et de déplacer le fou en G5. Personne ne parlait croate, et elle aurait aussi bien pu être muette. Sourde-muette, à vrai dire. Elle aurait bien tiré quelqu'un par la manche, mais pour lui dire quoi ? Toutes ses possessions étaient dans cette valise, et elle n'avait sur elle qu'un petit sac à main avec son rouge à lèvres, son miroir de poche et son mouchoir en coton, ainsi que son bagage cabine, dans lequel elle avait mis quelques restes de l'anniversaire, pour Ante.

Elle l'imaginait, son mari actuel, mais pas en Écosse, non, à Split, comme tous les jours, dans la petite salle de bains, car leur appartement avait deux salles de bains : elle l'entendait tirer la chasse, puis se moucher, s'asperger d'eau, se débarbouiller, mettre sa gomina, se peigner les cheveux en travers du crâne. Parfois, quand il est sur elle, elle regarde ces cheveux se détacher de sa tête et onduler jusqu'à l'épaule comme un voilage, comme un rideau de perles fines. Et elle lui dit ben alors, petit rideau, ben alors, et elle lui replace ces cheveux en arrière.

Mais elle a le cœur comme poreux, une vraie passoire, il laisse tout passer, se dit-elle. Croire que le cœur s'endurcit avec les années est la plus grande des méprises. L'homme s'endurcit de l'extérieur, sa peau s'épaissit, c'est un morceau de vieille viande, mais de l'intérieur, il est trop cuit, il se délite. Cela faisait déjà un certain temps qu'elle savait pour cette autre femme de son deuxième mari, celle qui appelait de temps en temps, de plus en plus souvent. Et elle avait décidé la veille de ne pas aller à Glasgow, mais en voyant à table son premier mari, pour lequel elle n'avait plus de colère, envers lequel elle était complètement indifférente, elle s'était dit qu'elle avait déjà assez rué dans les brancards. Elle avait rué autant qu'il le lui était permis dans cette vie, et même si elle avait encore eu la force, la deuxième fois, on ne le lui aurait pas pardonné. Mieux valait qu'elle n'ait pas dit ça à cette camarade en tongs, et elle en avait eu l'intention. C'était une vraie chance qu'elle ne le lui ait pas dit, à dire vrai, sinon, cerise sur le gâteau, elle se serait encore sentie gênée par-dessus le marché.

Elle essaya d'appeler ses fils depuis un bureau à l'aéroport, puis Dana Žungul, sa vraie, sa véritable amie, mais ça n'arrêtait pas de sauter et de couper. Si au moins quelqu'un avait parlé italien, qu'elle puisse s'enquérir de sa valise, elle n'en avait plus rien à faire de ce qui s'était passé pendant la guerre, dans ces circonstances, elle aurait même parlé à Mussolini.

Elle sortit à nouveau *Les Hauts de Hurlevent*, mais pas pour lire, pour se cacher dans le livre.

Le personnel de l'aéroport entrait et sortait, plus personne ne prêtait attention à elle. Après presque une heure, une femme en uniforme ouvrit la porte et dit : Yougoslavie ?

Elles réussirent à se comprendre, et ils la mirent dans un taxi, puis dans son train, mais sans valise. La valise était par erreur partie pour Tokyo, et elle rentra à Split après elle et son mari, avec un mois de retard.

Plus tard, Meri prendrait plaisir à raconter cette histoire, chaque fois avec de nouveaux détails, entre le rire et les larmes. Elle recelait du drame et de l'intrigue.

Plus tard, elles buvaient, la plus âgée du café, la plus jeune du lait au miel, dans de grandes tasses en verre couleur de lait et de miel, elle et sa petite-fille, là-bas dans la rue des Frères Santini à Split, au son des cigales de l'après-midi et du cycle d'essorage.

« Comment la Marica de la chanson elle pouvait laver son linge dans la mer, si le savon il mousse pas ?

- Dans l'eau salée. Graisse, cristaux de soude, solution alcaline. C'est de l'alchimie. C'est comme ça, ma bichette, que la Marica de la chanson a frotté et rincé pendant des centaines et des milliers d'années. La vraie révolution sur cette Terre, ça a été en 1965, l'arrivée de la machine à laver. »

Des drapeaux blancs de culottes et de soutiens-gorges flottaient sur le balcon, des flacons d'insuline de toutes les couleurs oscillaient dans le réfrigérateur, le lino avait été briqué, les journées sentaient le tabac à pipe d'Ante et le cirage, et les nuits l'essence, la ville et son parfum bleu à pompon.

À la fin de l'histoire, elle ajoutait parfois : Si au moins la valise était allée à Glasgow, et moi à Tokyo. Mais toi, ma bichette, va à Tokyo. Puis, en passant : À Glasgow, je me suis acheté une garde-robe toute neuve.

Mer d'huile

2001

Marijola est assise au bord du bateau, les pieds dans la mer et, légèrement penchée par-dessus la rambarde, elle se lave les dents avec du dentifrice et de l'eau dans la tasse en plastique de camping, puis elle la rince avec économie et y verse du lait et de la bouillie instantanée goût chocolat. Elle remarque que, dans la calanque où ils sont arrivés la veille dans l'après-midi, deux autres bateaux se sont entassés pendant la nuit, une vedette allemande et un voilier italien, mais leur équipage dort encore, et Marijola ne se donne pas la peine d'enfiler un maillot de bain. Pour finir, après son petit-déjeuner, elle se laisse tomber dans la mer d'huile avec sa tasse et sa cuillère. Elle est enceinte, ce pourquoi elle ne se risque pas à sauter depuis la rambarde. Dans la mer, elle lave la vaisselle qui flotte autour d'elle. Elle retourne la tasse sur la poupe pour qu'elle sèche et va nager, un aller-retour au fond de la baie. Pipi, douche et sport, tout en un, dit-elle à son jeune mari. Elle nage vers le rivage jusqu'à ce que les algues du bord vaseux lui touchent les clavicules, puis rentre lentement.

Son mari, Miho, a mis son maillot de bain, étalé la carte sur le cockpit, la pulpe de ses doigts se répartit stratégiquement sur le guide nautique, et son oreille guette les prévisions météo à la radio. C'est une journée idéale, dit-il à sa jeune femme. Un léger mistral. La mer se ridule, il souffle une bonne brise, sans grosses vagues. Ça serait bien de profiter du mistral, on lève l'ancre après le petit-déjeuner, du coup, dépêche-toi, s'il te plaît, dit-il.

Marijola et Miho font une croisière dans les îles. Si tant est qu'on puisse qualifier de croisière trois jours de navigation dans l'archipel local sur un Elan 19, précise Miho. Bien entendu qu'on peut, il n'y a rien de mieux que de voguer sur un petit voilier, il n'y a que comme ça que tu peux naviguer avec un pied et une main dans la mer, et l'autre sur le gouvernail, réplique Marijola.

Quand il n'est pas pressé, Miho aime les performances puériles de Marija, comme sa gymnastique nudiste et son petit-déjeuner de bouillie goût chocolat dans le verre à dents, il y a dans tous ces rituels quelque chose d'amusant – dans la répétition constante d'actions semblables, chaque infime écart de la routine semble une surprise. Dureste, sur la Farigoule, en eau douce, ils n'ont qu'un jerrican et une douche improvisée « au sac plastique », si elle a vraiment envie de se rincer le sel des cheveux, et en général, c'est le cas.

On s'active, Petit phoque !

Petit phoque, ça veut dire qu'ils sont proches, pense Marija. On pourrait presque dire qu'ils se connaissent, autant qu'un mari et une femme peuvent se connaître. Avant de le rencontrer, elle pensait qu'elle ne se marierait jamais, lui a-t-elle dit. Et finalement, voyez-vous ça, elle a été la première à se faire passer la bague au doigt, dès qu'elle a fini la fac, comme une vraie petite bourgeoise, a-t-elle dit à ses amies. En observant tous ces couples alentour, disait-elle, dans le meilleur des cas, ils lui faisaient l'effet de collègues, jamais d'amants. Les gens disent que l'amour et tomber amoureux, ce n'est pas la même chose, et toutes ces phrases toutes faites, mais elle n'a jamais imaginé l'amour comme quelque chose de tiède. Si les poissons et les oiseaux peuvent traverser la moitié du monde juste à cause de la

force d'attraction, il serait fou de penser que ça n'a pas d'influence sur nous. Il y a une actrice qui a dit que ça serait comme ne pas croire dans la pesanteur, disait-elle.

D'un autre côté, c'est vrai que c'est bizarre. Le lundi, tu ne connais pas cette personne, c'est un parfait étranger, et le vendredi, il est plus important pour toi que ta famille, tes amis. Tu penses que c'est une bonne ou une mauvaise chose ? lui demande-t-elle.

Ni l'un ni l'autre. Mais moi, ça me va, j'espère que pour toi, ce n'est pas si pire que ça, dit Miho en sortant des entrailles du bateau avec deux timbales de café. Une vie avec du café bien chaud sur un bateau, il y a pire, non ? ajoute-t-il.

Deux cœurs battent à présent en elle, pense son mari. Il l'observe boire son café et se mordille discrètement le haut du pouce. Même si c'est l'été, ensemble, ils sont déjà loin dans l'hiver ; avec l'hiver arrivera aussi l'enfant, conçu au printemps dernier dans les nuages, au sommet d'une tour de Split, dans les anciennes archives de son cabinet d'architecte, dans cette petite chambre où, de la porte, on sautait immédiatement dans le lit.

T'es pas né dans un champ de betteraves à sucre, Mezzomarinero.

Pardon ?

Ton café est amer, Miho.

Enroulée dans une serviette raidie de sel, sa femme contemple les poissons qui rôdent autour du bateau : les sparailleurs et les oblades qui, le long de la quille, tournent autour des restes de bouillie goût chocolat, juste sous la surface, on pourrait les attraper à l'épuisette ou à la main. Quand j'étais petite, il m'arrivait d'attraper des poissons, des crevettes, des crabes ou même des petits poulpes à mains nues, ou avec une petite épuisette en plastique, dit-elle. Mais le soleil qui monte vite aujourd'hui l'engourdit, dit-elle. Elle est enceinte et paresseuse, et puis les oblades sont pleines d'arêtes.

La mer est calme, d'huile. Il se fait chaud et tard, il faut y aller, dit Miho, à nouveau. Il saute dans la mer, détache l'amarre de son rocher, puis lève l'ancre et la range dans sa trappe sous la proue. Pendant ce temps, elle enroule les cordages en tas bleus et blancs, pour qu'ils ne s'emmêlent pas. Elle aime le fait que le bateau porte son ancre dans son ventre. L'homme a fait toutes les choses à son image, n'est-ce pas, Miho ?

Ça fait longtemps que les hommes naviguent, il est aussi possible que nous ayons pris quelque chose des bateaux ou du vent.

Son mari lui plaît davantage quand ils sont sur l'île, dans son environnement naturel, surtout sur le bateau et en mer. La mélodie méridionale de son parler de Korčula, qui rend même le croate sexy, sa manière de grimper au mat quand la voile se bloque, lui rappellent qu'il fut un temps où les petites filles regardaient les garçons, leurs premiers héros en chair et en os, avec des étoiles dans les yeux, jusqu'à ce qu'un jour, pas si lointain, ils les déçoivent.

Même s'il a quelques années de plus qu'elle, Marijola voit en Miho cet homme-enfant. De manière générale, on dirait que tout est simple pour lui. Que tout dans son être est aussi harmonieux que son corps. Sans avoir besoin de le toucher, elle sait que, même par une journée aussi chaude, sa peau est fraîche. Avant de découvrir leur visage de petites brutes, de crâneurs ou de lâches, elle aimait précisément ce type de garçons, à la peau sombre et au torse

ferme, pleins de grâce, mais elle se lassait vite ; dès qu'ils lui semblaient effrayés ou imparfaits, elle partait presque sans états d'âme, sans beaucoup d'hésitation.

Là où le jeune mari et sa femme se dirigent ce matin, vers un point vert sur la face sud de la presqu'île, il y a des antiques plages de galets ronds de toutes tailles, plus creusées que sculptées sous les pentes abruptes, et qui ne sont accessibles que par la mer, et encore, avec un petit bateau à faible tirant d'eau. Courbe sur à-pic, une forme tendre incrustée dans un paysage impraticable, tout est en ces lieux comme dans la prime jeunesse du monde. Ils ont mis le cap sur ces antiques plages intactes, glissant le long de la brise ensoleillée.

Mais quelques milles seulement après leur départ de la calanque, le vent est retombé, les voiles se sont dégonflées et se sont mises à tituber, comme ivres, d'un côté à l'autre du voilier. Après quelques tentatives d'attraper le mistral dans le foc, ils se résignent, abandonnent et allument le moteur hors-bord. La Farigoule, après un petit hoquet distingué, se met à ronronner et griffe le glaçage gras de la mer.

On n'est pas loin, dit Miho comme pour se justifier. Comme si c'était sa faute s'il n'y a pas de vent. Pourquoi est-ce qu'il se justifie tout le temps ? se demande Marijola. C'est peut-être ma faute à moi, j'ai fait traîner le petit-déjeuner, dit-elle. Du reste, elle voit bien qu'ils sont encore loin.

Le mari est un peu déçu de la tournure qu'on prit les événements et du manque de précision de la météorologie, mais sa jeune épouse dit que le bruit du moteur ne la dérange pas, même si elle méprise les moteurs bruyants, et tout juste si elle considère les bateaux qu'ils propulsent comme de vrais bateaux, tout comme elle ne considère pas les anthropophages comme tout à fait humains. Ce sont des anti-humains et des anti-bateaux. Elle est encline aux vérités absolues qu'elle remplacera le lendemain par d'autres, pense son mari.

Mais ce n'est pas mon problème, crie Marijola dans le vent. Mon problème, c'est que dès que le moteur démarre, j'ai envie de dormir.

Tu vas quand même pas te remettre à dormir maintenant, qui va tenir le gouvernail pendant que je range les voiles ? rit Miho.

Doucement. Va pas tomber à l'eau, se lancent-ils l'un à l'autre en chœur au-dessus de la pétarade du Yamaha.

Le jour se dédoublait en deux azurs, il était jaune, il était blanc, il était bleu – drapeau incandescent de l'été. Puis le moteur s'est arrêté.